

Prologue

*Korfovka, fédération de Russie
À proximité de la frontière chinoise
Dix-huit mois plus tôt*

Le premier coup ébranla une des molaires de Ben Hansen et lui tordit la tête de côté.

Capturé... tué...

Il ne vit pas le deuxième venir, mais sentit les jointures pointues du poing de Rugar percuter son œil gauche.

Capturé... tué...

Sa tête partit brusquement en arrière, puis pendit en avant, et du sang chaud s'écoula sur son menton.

Il ne comprenait plus Rugar à présent, ses cris semblables à des carreaux de verre se brisant sur le béton du hangar.

Entendons-nous bien. Si vous êtes capturé, vous serez tué.

Il tira sur les bracelets en plastique qui lui mordaient les poignets et le liaient à la chaise. Il trouva enfin l'énergie de regarder Rugar, dressé là, tel un animal sans cou de deux cents kilos imbibé de vodka, une vieille *ushanka* de l'armée soviétique deux fois trop petite posée sur sa tête massive. La cinquantaine, deux fois plus âgé que lui, et loin d'être vif, mais en l'occurrence, cela n'avait guère d'importance.

Rugar ouvrit la bouche, exposant un râtelier de dents jaunes irrégulières. Il hurla, et cette impression de verre

brisé revint, accompagnée des vibrations produites par deux énormes portes d'acier qui avaient été refermées à cause du vent.

Hansen frissonna. Les températures étaient tombées en dessous de zéro et leurs souffles pesaient dans l'air. Au moins, le vertige induit par l'anesthésiant commençait à se dissiper. Il voulut cligner des yeux, mais le gauche ne répondit pas ; il était trop enflé.

Puis, un éclair dans la main de Rugar.

Capturé... tué...

L'obèse lui avait confisqué son couteau.

Ce n'était pas n'importe quelle lame, c'était un couteau de combat Fairbairn Sykes datant de la Seconde Guerre mondiale, qui avait autrefois appartenu à l'insaisissable Sam Fisher, un Splinter Cell que peu d'individus connaissaient, mais dont les exploits étaient légendaires.

Rugar se pencha et lui mit la lame devant le visage. Il parla plus lentement, et les mots, bien que toujours en russe, furent enfin intelligibles :

— On sait pourquoi tu es là. Si tu me dis ce que je veux savoir, je te laisse la vie sauve.

Hansen prit une profonde inspiration.

— Tu ne réussiras pas à me faire parler.

Pendant un court instant, Rugar resta là, les joues gonflées comme des melons alors qu'il peinait à reprendre son souffle. Soudain, il sourit, et son haleine fétide frappa Hansen au visage.

— La nuit va nous sembler longue.

Rugar avait l'oreille gauche percée, et la boucle d'or qui y pendait capta si bizarrement les lumières du plafond qu'un court instant, Hansen ne vit que ces éclats dorés.

Lorsque le sang lui gicla à la figure, il sut alors que l'homme avait reçu une balle en pleine tête, tirée quelque part derrière eux par une arme silencieuse.

Les deux cents kilos de l'obèse lui tombèrent dessus, brisant par la même occasion les pieds arrière de la chaise

tandis que le couteau ricochait sur le sol. Hansen, qui supportait la totalité du poids du Russe en travers de la poitrine, se demanda ce qui le tuerait en premier : l'impossibilité de respirer ou la puanteur douce-amère des aisselles de Rugar. Il se pressa contre le corps de l'obèse avec un grognement et se tortilla pour se dégager, le souffle court, le cœur au bord des lèvres.

Il roula sur le flanc et fouilla des yeux plissés le hangar, les deux hélicoptères, le mur d'enceinte et les postes des mécanos plongés dans la pénombre.

Sergueï Luchenko, son agent de liaison, apparut. L'homme au visage émacié portait encore son long manteau et son pistolet à gros silencieux. Une cigarette non allumée pendait à ses lèvres minces.

Hansen poussa un énorme soupir.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi n'as-tu pas répondu à mes appels ? grogna-t-il. Oublie ça. Content de te voir.

Sergueï s'approcha de lui, sortit un briquet de sa poche de poitrine et alluma sa cigarette.

— Ça ne te dirait pas de m'aider ? demanda Hansen qui se débattait avec ses bracelets en plastique.

— Désolé l'ami. Ils m'ont envoyé te tuer.

— Tu n'es pas drôle.

— Je ne plaisante pas.

Hansen se raidit.

— Pas toi, Sergueï.

— Je n'ai pas le choix.

Il ferma son œil valide, puis parla, mâchoires serrées.

— Alors, pourquoi m'as-tu sauvé ?

— Je ne t'ai pas sauvé. Je dois te tuer en personne. Et... je ne voulais pas que tu souffres.

— C'est pas toi, ça.

— Je regrette.

Sergueï sortit une caméra vidéo numérique compacte de sa poche et appuya sur le bouton enregistrer. Il la tint près d'Hansen.

— Vous voyez, il est vivant. Et maintenant...

Il leva son arme.

Hansen le maudit.

Sa vie ne défilait pas devant ses yeux. Aucune image de sa jeunesse à Fort Stockton, au Texas. Rien de ses années aux MIT qu'il avait intégré grâce à une bourse. Rien non plus de ces instants dans ce bar avec la directrice, Anna Grimsdottir, « Grim », qui l'avait débauché de la CIA pour rejoindre Échelon 3 et devenir l'un des agents d'élite les plus efficaces au monde – un Splinter Cell.

Non, il n'y aurait rien d'aussi théâtral ou cinématographique, juste un bout de plomb qui lui perforerait le front, lui fracturant le crâne avant de se ficher profondément dans son cerveau sans qu'il n'ait eu la possibilité d'y réfléchir.

L'arme produisit un bruit sourd. Il frémit.

Et... Sergueï s'effondra sur le béton, sur le flanc, un trou béant à l'arrière du crâne.

Il poussa un nouveau juron, de soulagement cette fois-ci, et plissa les yeux vers le fond du hangar.

— Euh, merci ?

Aucune réponse.

Il éleva la voix.

— Qui êtes-vous ?

Une fois encore, juste le bruit du vent...

Il resta immobile quelques secondes de plus, à respirer, à attendre que son sauveur se manifeste.

Une dernière tentative.

— Qui êtes-vous ?

Sa voix se perdit dans les hurlements du vent et les grincements des portes du hangar. Il attendit encore deux minutes.

Personne ne vint.

De plus en plus tendu, il rampa de côté vers son couteau, à quelques mètres de là. Il atteignit la lame, la retourna dans sa main et se mit à grignoter à grand-peine ses menottes.

Enfin libéré, il se leva et rassembla ses esprits ; son visage continuait à enfler, le hangar tanguait comme s'il flottait sur une mer déchaînée.

Il cligna plusieurs fois de son œil valide pour chasser le flou, puis scruta le chevronnage, les traverses, les canalisations, et... rien. Il se retourna vers les cadavres et secoua la tête, éprouvant un élan de pitié pour Sergueï.

Mais c'est un regard furieux qu'il jeta à l'obèse qui, même dans la mort, aurait le dernier mot, puisque se débarrasser de lui reviendrait à transporter le cadavre d'un ours de cirque russe.

Il avait encore beaucoup à faire, et tout ce temps-là, il ne put s'empêcher de sentir un regard lui brûler les épaules.

Il cria à nouveau :

— Qui êtes-vous ?

Seul son écho lui répondit.



*Complexe de bureaux Holmes
Houston, Texas
Aujourd'hui*

Maya Valentina le lut dans le regard de l'homme, qui allait de son chemisier décolleté à ses jambes hâlées aux pieds chaussés d'escarpins à talons aiguilles. Elle rejeta en arrière ses cheveux qui lui tombaient en boucles d'or sur les épaules, puis leva l'index à ses lèvres comme pour se ronger nerveusement l'ongle. Oh, oui, il l'aimait le numéro de l'écolière timide, et malgré ses vingt-huit ans à venir, elle pouvait aisément passer pour une élève de sixième.

— Bonjour. Vous devez être Ms Haspel, dit-il en rentrant sa grosse bedaine, souhaitant sans nul doute que ses rares cheveux soient deux tons plus sombres.

Elle lui serra sa main poilue par-dessus le bureau.

— Ravie de faire votre connaissance, M. Leonard, et merci de me recevoir pour cet entretien.

— Comme je vous l'ai dit, nous n'avons qu'un poste à pourvoir, la concurrence est donc rude. Je vous en prie, asseyez-vous.

Elle s'assit et se pencha vers son bureau, sans le quitter de ses yeux bleus.

— Puis-je vous poser une question avant de commencer ?

— Faites.

— Votre société a-t-elle une politique contre le harcèlement sexuel ?

La lèvre de l'homme tressaillit.

— Bien entendu.

— Voyez-vous, j'ai eu quelques problèmes dans le passé.

— Navré de l'apprendre.

— Ouais, le premier type était marié et a dit que je le harcelais, ce qui était archi faux. L'autre n'arrêtait pas de dire que je faisais des remarques obscènes. Il a même raconté que je montrais ma culotte, et je n'ai jamais fait un truc pareil.

Il hésita.

— Vous êtes sérieuse ?

— Oui. J'aime m'habiller pour le boulot. Ce n'est pas pour autant que je veux coucher avec tous ceux que je croise.

Il se racla la gorge.

— Non, bien sûr. Mais vous devez savoir que nous avons un code vestimentaire. Professionnel, mais décontracté.

Valentina acquiesça de la tête et lui jeta un regard salace.

— Ce que je porte là, ça va ?

Il déglutit avant de répondre.

Hansen était assis dans un 4 X 4 garé devant l'immeuble de bureaux à trois étages. Le complexe était composé de dix bâtiments aussi quelconques les uns que les autres : les sièges d'une longue liste de sociétés qui, selon un compte rendu de renseignement, « assemblaient des couches superposées d'argent et de fluorure de magnésium non conducteur, et découpaient des résilles à l'échelle du nanomètre pour fabriquer des métamatériaux ».

D'après les explications de Grim, les métamatériaux étaient la clé du développement de dispositifs de camouflage permettant de rendre des objets invisibles à l'œil humain.

L'entreprise de Leonard développait notamment une

peinture pour les véhicules militaires et du tissu pour les uniformes de l'armée.

C'était là une affaire sérieuse, raison pour laquelle il était atterré par les propos de Maya et Leonard. Que faisait-elle ? Elle devait juste se faire embaucher.

Il est vrai qu'elle n'avait pas du tout apprécié de devoir se déguiser pour que Leonard morde à l'hameçon, alors forcer la dose était sa manière de protester contre ce stratagème éculé. L'image de la jolie jeune recrue s'était effacée devant l'originale accroc au sexe qui avait trop accaparé l'attention. Il n'était pas loin de reporter son inconduite à Grim, mais il se ravisa et resta sans bouger pendant qu'elle disait à Leonard qu'elle était toujours prête à faire des heures supplémentaires et à rester après les « heures d'ouverture ». Il grimaça.

À 10 h 05, Nathan Noboru gara sa fourgonnette près du trottoir devant la demeure de six cents mètres carrés de William Leonard. Des pelouses immenses, taillées au cordeau, et des allées de briques bordées d'arbres se déployaient jusqu'à une entrée majestueuse obscurcie par des colonnes de six mètres de haut peintes dans un blanc brillant antique. On était à Sugar Land, la partie friquée au sud-est de Houston : des maisons de plusieurs milliards de dollars nichées au milieu des greens parfaitement entretenus et des lacs tranquilles d'un terrain de golf.

Le vieux garde en faction à la guérite du domaine avait jeté un regard sommaire à ses faux ordres de mission et l'avait aussitôt laissé passer.

Il soupira, attrapa sa ceinture d'outils et se mit à remonter l'allée. Puis il ralentit, observa les alentours à la dérobée, et gratta ses cheveux en brosse. Son regard se posa au-delà de la pelouse, sur la maison voisine, une autre demeure grandiose où un vieil homme, chemise rose et lunettes de soleil

énormes, se préparait à ranger un sac de golf dans le coffre de sa Mercedes.

Sur sa gauche se dressait un autre château somptueux à deux étages, avec une façade de briques monumentale et un garage cinq voitures. Il scruta les fenêtres, cherchant à repérer l'objectif d'une caméra télescopique ou tout autre appareil d'observation. Rien. Il continua, mais il avait l'impression qu'un truc clochait.

Était-ce uniquement sa paranoïa ? Une fois encore ? Ils ne lui couraient plus après. Il avait une nouvelle vie à présent. Il devait le croire.

Il approcha de la porte d'entrée, passa un appel, entendit le téléphone sonner dans la maison, tapa alors une série de chiffres sur son portable et perçut la tonalité rapide de l'alarme qui se désactivait. Il sortit son jeu de rossignols à deux faces et se mit au travail. Trois, deux, un : la porte s'ouvrit...

Si les explosions n'avaient pas commencé à l'arrière de la demeure, il serait déjà mort.

Deux roulements de tonnerre grondèrent et le sol trembla littéralement sous ses pieds comme la porte claquait sur lui et le frappait de plein fouet, le projetant à terre.

Il roula sur lui-même, se remit vivement debout et fila dans l'allée. Il se serait cru de retour à Kao-hsiung, pourchassé par Horatio et Gothwhiler à travers des rues bondées, l'air nocturne chargé d'humidité, la sueur lui dégoulinant sur le visage. Plusieurs autres explosions déchiquèrent la maison et il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule au moment où les immenses fenêtres éclataient vers l'extérieur, projetant une pluie de verre sur l'allée pendant que des flammes fusaient par les orifices et dardaient comme des langues de dragon.

Il atteignit la fourgonnette et pivota. La maison tout entière était engloutie sous des nuages de fumée noire rétroéclairés par des flammes rugissantes de plus en plus nombreuses, tandis que des débris ignés voltigeaient comme

des confettis et finissaient coincés dans l'épaisse voûte de feuilles et de branches.

Le vieil homme qui chargeait ses clubs de golf tout à l'heure reculait pour sortir de son allée. Il s'arrêta, descendit et arriva en courant tout en composant un numéro sur son portable.

Noboru ouvrit grand la bouche. C'était censé être une pénétration ridiculement simple pour installer micros et caméras électroniques. Il avait même rechigné, au prétexte que l'opération était rudimentaire (il pénétrait par la porte d'entrée !), et en avait voulu à Grimsdottir de gâcher son talent à une tâche aussi subalterne. Cela faisait moins d'un an qu'il travaillait pour Échelon 3, mais ses quatre années dans le groupe des Opérations spéciales japonaises, la propre Force Delta du pays, ne comptaient-elles pour rien ?

Faut croire que non... mais qu'est-ce que c'était que ce bintz ?

Horatio et Gothwhiler l'avaient-ils suivi ? Savaient-ils qu'il serait là ? Essayaient-ils d'achever le travail ? Si les autres apprenaient leur existence, son *véritable* passé, ils ne lui feraient jamais confiance. Grimsdottir lui avait promis une nouvelle identité, une nouvelle vie, et le plus grand secret.

Une voix grésilla dans le minuscule subdermique incrusté dans la peau derrière son oreille ; c'était la Grimace en personne.

— Nathan, j'ai les infos satellites...

— Je sais ! Je sais !

Il repartit en courant vers la fourgonnette et ouvrit la portière d'un coup.

— M'dame, vaudrait mieux appeler Hansen !

Valentina allait se lever et remercier Leonard de l'avoir reçue quand le BlackBerry du type sonna.

— Vous voulez bien attendre, je dois prendre cet appel. Mais je voudrais vous présenter aux autres membres de mon équipe.

— Pas de problème.

Il s'éloigna du bureau et s'approcha de la fenêtre. Soudain, la voix d'Hansen lui parvint dans son subdermique.

— Maya, tire-toi de là. Vite !

Au moment où elle étouffait un cri, Leonard hurlait dans son téléphone :

— Quoi ? Oh mon Dieu !

— Je suis désolée, M. Leonard, je dois partir.

Elle se dirigeait vers la porte quand le bois se fendit soudain sous l'impact d'une balle. Elle se baissa, tourna la tête, et vit deux autres projectiles traverser la vitre du bureau, le premier frappant Leonard à la poitrine, le deuxième à l'épaule. Le sang gicla sur le mur du fond au moment où elle se mettait à quatre pattes. Elle sortit son pistolet SC de son sac et rampa jusqu'à la porte.

Elle risqua un regard en arrière vers Leonard qui gisait là, baignant dans son sang, bras tendus vers elle, la bouche essayant de former un mot :

— Pitié...

Allen Ames était posté sur le toit du bâtiment quand les tirs fusèrent. Il avait été placé là uniquement en tant qu'observateur, pour collecter des renseignements sur les allées et venues des visiteurs du bâtiment, dans l'espoir de prendre des gros plans personnels d'au moins deux des amis « spéciaux » de Pékin de M. Leonard.

Il se sentait chez lui sur les toits. Il avait grandi à Brooklyn et passé des années au sommet des immeubles d'habitation, à traîner avec des copains, à se soûler et à rêver d'une vie meilleure qui l'aiderait à oublier l'incendie... les cris de maman et papa, le visage de Kate à la fenêtre, qui le regardait, toussait... jusqu'à ce qu'elle tombe à la renverse dans les flammes.

Aujourd'hui, vingt ans après cette funeste nuit, il regardait à travers l'objectif télescopique du viseur de son fusil de sniper. Le tireur s'était positionné sur le toit d'un bâtiment en face de celui de Leonard et ne s'était montré que pour tirer. Il avait été dans sa ligne de mire une fraction de seconde avant de disparaître derrière les climatiseurs. Ames était sur le toit depuis le lever du soleil, et il n'avait ni vu ni entendu le tireur approcher. Celui-ci devait donc être en position depuis plus longtemps et avait de toute évidence dissimulé sa signature thermique.

Il jura, mit son fusil sur l'épaule et marmonna :

— Je m'occupe du tireur.

Le SVT, ou transmetteur subvocal, un patch adhésif en forme de papillon placé sur sa gorge, juste au-dessus de sa pomme d'Adam, capta sa voix pour la retransmettre sur le canal pour que tous, Grim comprise, puissent l'entendre.

Il partit, rejoignit au pas de course la porte de la cage d'escalier, l'ouvrit brusquement et dévala les marches. Avec son mètre soixante-seize et ses 70 kilos, c'était le coureur le plus rapide de l'équipe ; mais cela n'empêchait pas les autres de se moquer de sa taille. Oh, jamais devant lui, mais il surprenait leurs remarques. Il s'en moquait. Il savait que ses talents et son charisme lui donnaient la stature d'un géant. Et puis, la petite quantité de gel mise dans sa folle chevelure blonde lui faisait gagner cinq bons centimètres.

Combien d'escaliers avait-il pris pendant qu'il était flic à New York, dans ce bon vieux commissariat 4-8 ? Trop pour pouvoir les compter. Et alors qu'il était devenu tellement cynique qu'il pensait abandonner à jamais le service public, il avait rejoint la NSA, la National Security Agency, et était devenu officier de police à Fort Meade dans le Maryland. Ils lui avaient proposé une coquette somme à l'embauche, et l'argent et la nouvelle mission lui avaient remonté le moral. Là-bas, il avait été emprunté par Échelon 3 – en dépit de son manque d'expérience dans les forces spéciales – et le voilà, à nouveau à dévaler des escaliers, essayant d'aider

ses camarades Splinter Cells qui, bien sûr, n'avaient aucune idée de qui il était réellement.

« Tu n'as pas le tempérament pour ce boulot », lui avait dit Sam Fisher lors d'une session d'entraînement particulièrement brutale.

Fisher était très fort pour cerner les gens.

Une foule bigarrée de bourgeoises obèses sautillant en tous sens telles des morses en lycra, et de couguars d'une cinquantaine d'années délaissant leurs riches époux pour baver devant des profs de fitness deux fois plus jeunes qu'elles, s'était engouffrée dans la salle de fitness du Gold's Gym pour la séance de bodycombat matinale.

Sous la lueur crue des plafonniers qui se reflétait sur le parquet ciré, le cours battait son plein, l'instructeur, Greg, braillant dans un casque avec micro pendant que des haut-parleurs plus grands que Gillespie déversaient une musique techno assourdissante.

Kimberly Gillespie avait enfilé sa tenue de gym et se trouvait à moins d'un mètre de Mrs. Cynthia Leonard, la richissime épouse de la cible de l'équipe. La musique s'arrêta enfin une première fois, et elles profitèrent de la pause pour s'essuyer et avaler un peu d'eau.

— Vous êtes vraiment douée, dit-elle à Cynthia.

La femme repoussa ses cheveux blonds décolorés, puis tamponna la sueur sur son torse – ses nichons gonflés à l'extrême menaçant de jaillir hors de son haut serré.

— Merci. J'en fais depuis un petit moment déjà. Cela demande du temps d'apprendre tous les coups de poing et de pieds. Mais on dirait que vous en avez déjà fait.

Gillespie sourit.

— Un petit peu.

— J'aime bien votre accent. Vous n'êtes pas de Houston.

— Géorgie du Nord.

— Et j'adore cette chevelure rousse et vos taches de rousseur. Vous savez, je suis autrefois sortie avec un homme qui disait s'arrêter devant les blondes et les brunes, mais reculer de deux pas face aux rousses.

Gillespie gloussa tout bas.

— J'ai tendance à faire peur aux hommes. Ils ne reculent pas. Ils s'enfuient en courant.

— Très bien, mesdames, la pause est terminée, cria Greg.

— Mon Dieu, c'est un véritable sergent instructeur, commenta Gillespie.

— Ça oui. Mais regardez-moi ce cul.

En entendant cette remarque, Gillespie se rappela le camp d'entraînement militaire, sa vieille amie Lissette, qui l'avait aidée à supporter ce supplice par ses blagues et en bavant devant tous les sergents.

L'armée lui avait permis d'échapper au parc de caravanes de Creekwood et à la litanie de problèmes émotionnels et d'addictions de son père. Elle avait enfin pu se faire un nom comme analyste du renseignement qui conseillait les équipes et les opérations des forces spéciales.

Quatre ans dans l'armée, puis quatre autres années à l'université de Central Florida pour décrocher un diplôme d'ingénieur en génie civil, l'avaient bien préparée pour travailler au sein de la NSA. Quand elle avait été soigneusement choisie par Grim en personne pour rejoindre Échelon 3, ce fut l'un des plus beaux moments de sa vie. On l'avait enfin remarquée, on avait reconnu ses multiples talents et apprécié son sarcasme et son attitude jusqu'au-boutiste.

Tandis qu'elles s'apprêtaient à avancer pour entamer la phase suivante du châtiment, Cynthia jeta un regard au BlackBerry posé sur son sac et repartit décrocher.

Gillespie prit sa position de combat, puis se retourna quand Cynthia se précipita en courant hors de la salle.